





-  Expliquer la technique du stop-motion, en montrant d'autres exemples, comme *Les Noces funèbres* de Tim Burton. Le film a été tourné sur fond bleu, comme beaucoup de films d'action ou à effets spéciaux, ainsi que pour les bulletins météo : en détailler le principe (le fond étant parfois vert), en trouvant notamment des vidéos l'expliquant sur internet (à la Cité des Sciences de la Villette, par exemple).
-  Comparer les différentes parties du film, selon leur rythme, tantôt rapide, tantôt plus contemplatif. Les relier à la mise en scène et à la position de la caméra.
-  Que peut exprimer une chorégraphie ? Voir d'autres courts métrages chorégraphiques et en extraire la signification.
-  Poursuivre la vision du film par l'étude du travail de bruitage au cinéma, parfois digne de celui d'un bricoleur fou, utilisant des objets et des matières des plus inattendus...

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

Rédaction : Christophe Chauville

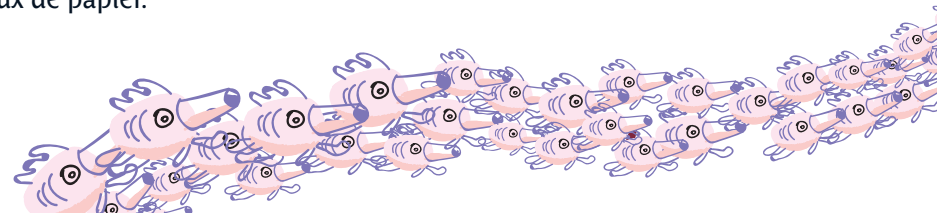
Dès 13 ans
**MINES
DE RIEN**

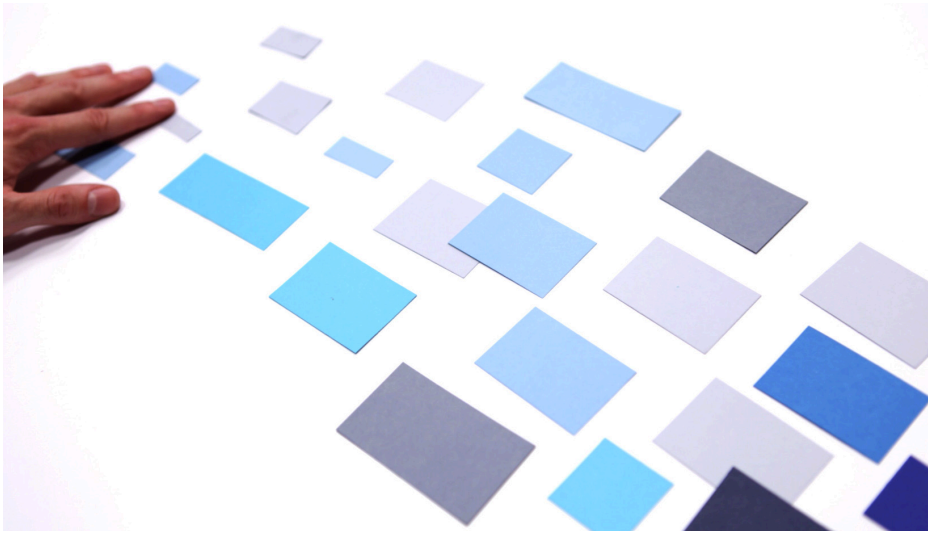
FRICTIONS Steven Briand



4' / 2011 / France

Face au mur, un homme se confronte à son pouvoir : dompter des petits carreaux de papier.





Réalisé dans le cadre de la prestigieuse École nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris, *Frictions* participe d'un genre bien particulier au sein de la production de courts métrages, se situant au carrefour entre fiction, animation et expérimental. Ce film très court enregistre une sorte de performance mêlant **stop motion** (technique d'animation image par image) et **live action**, pour un résultat s'apparentant également au registre du film chorégraphique. *Frictions* apparaît ainsi précisément comme ce que l'on a désormais l'habitude d'appeler un film "hybride", mélangeant plusieurs techniques. Détail accentuant l'aspect insolite de l'expérience, ce n'est pas une caméra, mais un appareil photo qui a servi à l'enregistrement des images.

Sans aucun dialogue, le film met en scène un jeune homme qui tient autant du danseur que de l'athlète, ou même du combattant d'arts martiaux. Une atmosphère volontiers asiatique s'installe d'ailleurs rapidement, au rythme d'une bande-son assénant ses coups de gong. Le personnage semble vaguement effectuer un salut, avant de s'échauffer, à la manière d'un sportif de haut niveau, et de se livrer à ce qui s'apparente à la fois à une création artistique et à une chorégraphie métaphorique. Incarné par un camarade de promotion d'école du réalisateur, Julien Jourdain de Muizon, l'homme a un pouvoir extraordinaire, ce que confirme le synopsis du film : il génère des papiers. Ce curieux don s'exprime par les mains (on le constate dans l'un des premiers gros plans du film) et le personnage peut dessiner ainsi des formes sur le mur qui lui fait face, mur qui compose un "cadre dans le cadre" et peut se poser en support d'expression en évoquant beaucoup d'autres : la toile vierge du peintre, la page blanche de l'écrivain ou l'écran du cinéaste... Et le jaillissement des petits rectangles de papier peut en effet évoquer aisément

l'illumination artistique, ce moment où l'inspiration se concrétise enfin, quitte la matière grise de son auteur pour trouver une existence tangible. Les morceaux de papier coloré pourraient aussi bien être des notes, des mots, des images, des traces de pinceau...

Mais la mécanique se dérègle, il n'y a après tout qu'une seule lettre en plus, de "frictions" à "fictions", et une véritable histoire se dessine alors littéralement : les morceaux de papiers semblent trouver une vie propre, échapper à leur créateur, tracer leur propre voie. La métaphore de la création est approfondie : comment maîtriser cette explosion, faire en sorte de diminuer sa dangerosité ? De fait, l'homme combat précisément ce qu'il a créé, qui prend en l'occurrence une forme de serpent. Le thème a souvent été abordé dans la littérature, le Frankenstein de Mary Shelley en étant un exemple évident, avec cette créature échappant à son "géniteur". Mais c'est aussi une vision lucide de l'existence qui se profile en filigrane : chacun dessine sa vie comme il l'entend, apprivoise son destin, se bat, régule, affronte et maîtrise les événements, autant que faire se peut. Mais cette propension à s'avancer en deus ex machina a ses limites et l'on peut trouver menaçante l'agression des rectangles de papier s'agrippant à leur créateur qui ne peut s'en débarrasser, se collant à ses vêtements comme des sangsues. L'homme peut être dépassé par ce qu'il a créé, se retrouver piégé, sans pouvoir faire machine arrière. De nombreuses inventions humaines, aussi funestes que menaçantes, peuvent être rapprochées de ce motif (citons l'énergie nucléaire ou les virus mutants). Pourtant, une note optimiste oriente la dernière partie du film : l'homme se livre à une sorte de danse méditative et retrouve ainsi le moyen de reprendre le contrôle des choses. Il dompte tous les mouvements des papiers qu'il a générés, il façonne ce monde dans le sens et la géométrie qu'il entend et les papiers finissent d'ailleurs par former une sphère, comme une petite planète, une Terre (enfin) apaisée.

